

PRÉSENTATION DU NOUVEAU LECTIONNAIRE

NOUVEAU rituel du mariage, nouveau rituel du baptême, nouvel ordinaire de la messe, nouveau calendrier... tout cela fait de l'année 1969 un tournant dans l'histoire de la liturgie, et la grande presse elle-même y a trouvé l'occasion de quelques articles à sensation. Qu'en plus de cela on remplace les épîtres par d'autres épîtres, les évangiles par d'autres évangiles, voire même qu'on ajoute des extraits de cet Ancien Testament qui rejoint dans la conscience commune les beaux contes populaires et les récits colorés d'une antiquité toujours attirante, l'événement ne bouleversera sans doute pas l'opinion. Bien des chrétiens d'ailleurs étaient habitués à des changements dans ce domaine par les réformes déjà introduites (mariage, funérailles) ou par les expérimentations largement autorisées (Carême et Temps pascal 1969), voire par les initiatives de leurs curés.

Et pourtant la réforme n'est pas mince. On est porté à le penser quand on y a, comme l'auteur de ces lignes, consacré depuis deux ans une part notable de son temps et de ses forces ¹... Mais la réflexion objective semble confirmer cette réaction toute personnelle. C'est ce que je voudrais essayer de dire ici.

1. C'est encore ce travail, rendu plus impératif par les délais de publication du lectionnaire français, qui m'a empêché de consacrer au présent article autant de temps qu'il aurait fallu. Le lecteur voudra bien m'excuser de lui livrer des réflexions hâtives et trop vite rédigées.

I. ESSAI DE RÉTROSPECTIVE

Parole de Dieu ou paroles magiques ?

On sait bien que l'Eglise catholique n'a jamais cessé d'honorer la parole de Dieu. Elle l'entourait de respect à la grand-messe, donnait au Livre une place importante dans ses ordinations (lecteur, sous-diacre, diacre, évêque), le situait au centre de l'assemblée dans ses conciles. Jamais elle ne célébrait l'Eucharistie ni une heure de l'Office sans y lire la parole de Dieu.

Mais, en fait, que recevaient naguère les chrétiens dans ce domaine ? On est bien forcé de constater ici de graves carences.

On pourrait d'abord évoquer longuement le problème de la langue liturgique. Dans bien des paroisses l'épître n'était lue qu'en latin, les fidèles qui n'avaient pas de missel n'en avaient pas connaissance. Et si l'Evangile était très généralement répété en français après la lecture ou le chant latins, c'était dans le cadre d'une interruption de la liturgie. Il n'y a pas si longtemps qu'on voyait les cérémoniaires épiscopaux s'opposer à ce que les textes soient lus en français à la messe pontificale par le même ministre qui les avait chantés en latin. Dans les paroisses rurales, M. le Curé quittait la chasuble, montait en chaire, faisait les annonces, puis lisait l'évangile en français... avant de prêcher sur un tout autre sujet. Tout cela ne laissait pas entendre que la lecture de la parole de Dieu fût un élément bien important. Ou plutôt c'était devenu un rite qu'on n'aurait omis à aucun prix, mais qui semblait valoir par lui-même, sans exigence d'intelligibilité. On avait proféré les paroles sacrées dans la langue sacrée, et tout était accompli.

Un choix bien étrange.

Certes ce passé (récent) est bien révolu. Il y a déjà plusieurs années que la lecture en français des textes bibliques est obligatoire : c'est même actuellement la seule partie de la liturgie pour laquelle la langue populaire soit obligatoire. Mais alors se pose une autre question : que lit-on dans la liturgie ? et que laisse-t-on de côté ?

Et ici l'examen, même rapide, de la table biblique du lectionnaire du missel romain amène à de curieuses constatations. Si l'on trouvait dix-neuf textes du livre d'Isaïe, douze de l'Ecclésiastique, neuf de Jérémie, sept de la Sagesse, six de l'Exode, il n'y en avait pas un seul concernant Abraham ni David (sauf à la messe votive pour les épidémies...). Et si Matthieu, Luc et Jean étaient assez largement représentés, Marc était réduit à douze lectures (soit, en dehors de la Passion lue le mardi saint, moins de cent versets). Le chapitre premier des Ephésiens était inconnu du lectionnaire...

Et encore il s'agit du lectionnaire complet, avec les lectures des fêtes (Carême, Quatre-Temps) et celles du Sanctoral, dont quelques-unes d'ailleurs revenaient avec une fréquence si lassante qu'on ne les écoutait plus guère. Mais cela ne concernait que le petit troupeau des fidèles de la messe en semaine. Le dimanche, qu'en était-il ? Qu'entendait de la parole de Dieu le chrétien fidèle, celui qui venait à la messe tous les dimanches et fêtes d'obligation ? Cela représente l'immense majorité du peuple chrétien. On peut tenter ici un inventaire un peu précis, non pour critiquer une situation révolue, mais pour se rendre compte de ce qu'est notre base de départ pour la période qui commence : quelle connaissance de la parole de Dieu a aujourd'hui la masse des catholiques de bonne volonté ?

Des évangiles synoptiques, notre « chrétien du dimanche » connaît certes de nombreux passages, et tous les événements importants de la vie du Seigneur lui sont familiers. Mais de son enseignement il lui manque bien des choses : plus de la moitié du discours sur la montagne, la totalité du discours de mission, l'entretien avec le jeune homme riche, l'action de grâce au Père pour la révélation aux petits, la pécheresse pardonnée, Marthe et Marie, la guérison de la fille de la Cananéenne, l'onction de Béthanie, l'apparition aux disciples d'Emmaüs, et les paraboles des vigneronniers homicides, des dix vierges, des talents, du jugement dernier, de l'ami importun, de l'enfant prodigue, de Lazare et du mauvais riche... N'y a-t-il pas des éléments fondamentaux de la catéchèse chrétienne qui échappent ainsi ? Et si les noms de Matthieu et de Luc sont familiers, celui de Marc ne revient que quatre fois dans l'année.

Jean est encore plus mal traité. Le prologue, Cana, le discours du pain de vie, le discours après la Cène (cinq lectures au temps pascal), la Passion sont connus, mais l'en-

retien avec Nicodème, la Samaritaine, l'aveugle-né, Lazare, la prière sacerdotale... ne sont jamais lus le dimanche.

Des Actes des Apôtres on connaît bien le récit de l'Ascension et celui de la Pentecôte... et c'est tout, à part cinq versets pour le Saint Nom de Jésus.

Quant aux épîtres, le bilan est plus difficile à faire. Les lectures sont relativement nombreuses pour la plupart des épîtres (sauf 2 Thessaloniens, 1 et 2 Timothée et Philémon qui sont absents, Hébreux et 1 Jean qui n'ont chacun que deux lectures). Mais le choix est-il bon ? Quelques grands thèmes sont présents, on peut saisir certains éléments de la personnalité de Paul... mais une étude plus approfondie révélerait sans doute de sérieuses lacunes.

Pour l'Ancien Testament, les choses sont assez simples : aucune messe dominicale ne comporte de lecture d'Ancien Testament. En fait, notre fidèle entend chaque année à l'Assomption un passage de Judith ; sa paroisse célèbre sans doute la solennité de l'Épiphanie avec Isaïe 60 ; une fois ou l'autre on célébrera le dimanche la fête de l'Immaculée Conception (Prov. 8, bien difficile à saisir dans son vrai sens en cette fête mariale), de la Présentation (Malachie 3) ou de saint Jean-Baptiste (Isaïe 49) ; les Cendres, le vendredi saint, la vigile pascale apportent ensemble sept autres textes de la Genèse, de l'Exode, du Deutéronome, d'Isaïe, d'Osée et de Joël — pas tous faciles d'ailleurs. En tout une douzaine de textes... Quel lien établir entre eux ? Quel sens leur donner ?

Le tableau d'ensemble paraît assez clair : la connaissance biblique donnée par l'ancien lectionnaire dominical est fragmentaire, avec de très graves lacunes ; les textes qu'elle comporte ont été placés là au hasard d'une histoire liturgique complexe, sans plan d'ensemble. Les grands sommets, les textes indispensables à la foi sont sans doute là, mais cela ne suffit pas pour qu'on puisse être satisfait. Bref, il était bon de réviser le lectionnaire dominical autant et plus que les autres parties de la liturgie.

II. OUVRIR LE TRÉSOR DE LA PAROLE

Faut-il un lectionnaire ?

Mais au fond fallait-il un lectionnaire ? Au point de départ, cela allait de soi. Appliquer les décisions de Vati-

can II en matière liturgique, c'était reprendre un à un les morceaux déficients et les remplacer par d'autres plus adaptés ; qu'on crée ainsi, parmi les sous-commissions du *Consilium* pour la réforme liturgique, une sous-commission des lectures de la messe, c'était l'évidence même.

Pourtant nous sommes en un temps où les évidences se voient elles-mêmes contestées, et ici les réactions peuvent venir de deux sortes de motifs. Pour les uns, c'est la lecture même de l'Écriture qui pourrait être remise en question, ou du moins sa lecture systématique : l'urgence et la nouveauté des problèmes posés aujourd'hui à l'homme et au chrétien s'accommodent-elles vraiment de cette conservation minutieuse, de cette lecture scrupuleuse d'écrits enracinés dans un passé si lointain ? C'est bien sûr de l'Évangile que viennent les intuitions fondamentales du chrétien ; mais celui-ci n'a-t-il pas justement en lui, par ces intuitions et par la présence vivante du Christ à son Église d'aujourd'hui, d'autres ressources plus efficaces que les textes bibliques (ou du moins certains de ces textes) pour affronter dans la foi le monde où nous sommes ? Bref, ne faut-il pas faire confiance à l'Esprit contre la lettre ?

Pour d'autres, moins radicaux, la question posée serait celle de la confiance à faire aux pasteurs de l'Église. Ils connaissent leur troupeau et ses préoccupations, ils ont eux-mêmes leurs charismes ; ne faut-il pas les laisser choisir d'année en année les thèmes ou les textes par lesquels ils apporteront la parole du Christ à leurs fidèles de manière bien plus adaptée que tous les plans préconçus élaborés une fois pour toutes pour le monde entier à Rome ou ailleurs ?

Faire confiance à l'Esprit, faire confiance aux pasteurs... ces requêtes ont-elles été entendues, et comment peut-on justifier le parti qui a été adopté ?

De quelle liberté disposera-t-on ?

Le lectionnaire publié à Rome en août 1969² — qui n'est d'ailleurs pas un livre liturgique tout prêt mais un recueil de références — est un édifice fort complexe. On y trouve en effet :

— un lectionnaire dominical (cycle de trois ans, avec trois lectures par messe) ;

2. Le décret porte la date du 25 mai, mais la sortie de presse est bien d'août.

— un lectionnaire ferial (cycle de un ou deux ans suivant les temps liturgiques, avec deux lectures par messe) ;

— un lectionnaire sanctoral (communs comportant un large choix de lectures, avec des lectures propres pour les principales fêtes) ;

— un lectionnaire rituel (choix abondant de lectures pour les sacrements, les funérailles, la profession religieuse...) ;

— un lectionnaire votif (choix de lectures assez étendu pour des célébrations de dévotion — Sacré-Cœur, Croix, Saint Nom de Jésus, Saint-Esprit... — ou des besoins de l'Eglise et du monde — missions, unité, vocations, paix, travail...).

Les nécessités de l'édition, et plus encore celles de la traduction, feront que ces divers éléments ne seront mis en place que progressivement. Mais, par rapport à la question posée, voici quelle sera la situation quand tout cet ensemble sera en place³.

En semaine, on aura une assez large liberté de jeu. En effet le lectionnaire ferial sera la règle normale, mais lorsqu'on célébrera un saint (même sous forme de « mémoire facultative ») on pourra prendre les lectures au sanctoral, avec généralement un choix à faire dans une longue liste de textes ; on pourra également, s'il y a quelque motif (et la catéchèse de l'assemblée peut en être un), célébrer une messe votive et y faire son choix dans un ensemble assez varié ; s'il y a un mariage ou des funérailles, de nouvelles possibilités sont offertes. Ajoutons que les messes de groupe, dont la discipline n'est pas encore bien établie, mais qui appellent par nature une assez grande souplesse, amèneront d'autres éléments de variété. Tout cela laisse la possibilité d'un grand désordre et d'une grande incohérence, mais aussi de choix réfléchis par lesquels le pasteur pourra largement choisir les textes qu'il présentera. En outre, il apparaîtra sans doute de plus en plus que la messe n'est pas le seul mode de rassemblement qui soit offert aux chrétiens. Et dans des réunions de réflexion et de prière on pourra mêler aux lectures d'Ecriture d'autres textes très variés, anciens ou actuels⁴.

Mais *le dimanche* il n'en sera pas de même. Ici, la per-

3. Nous nous situons dans la perspective des règles établies par les livres officiels. Il n'est pas dans notre propos de porter un jugement sur ce qui se fait ou pourrait se faire en dehors de ces règles.

4. Il semble que l'exemple sera donné, dans ce domaine de la variété des choix, par le lectionnaire patristique de l'Office ou au moins dans les choix parallèles qui seront établis et autorisés dans les différents pays.

spective proposée est celle d'une certaine rigueur. Chaque dimanche on célèbre un office déterminé pour lequel des lectures sont prévues. Tout au plus pourra-t-on, au temps ordinaire, célébrer le dimanche la messe d'une « solennité » (ce qui correspond aux anciennes « fêtes de première classe », désormais en nombre très restreint) qui serait tombée la semaine précédente. On pourra aussi, lorsque les conférences épiscopales l'accepteront, ne prendre que l'une des deux premières lectures proposées (Ancien Testament et épître), ou opter parfois entre la version longue et la version brève d'une même lecture. Tout cela est assez peu de chose. On est, d'une certaine manière, enchaîné.

Signification de la rigueur.

Comment justifier les décisions prises ? Pas seulement par le souci du bon ordre, auquel l'Eglise romaine a d'ailleurs toujours tenu. Ni par l'argument, pourtant sérieux, des déplacements continuels de nos contemporains, qui ont sans doute besoin de trouver quelque continuité dans ce que leur proposeront les différentes paroisses où ils passent de dimanche en dimanche au gré des exigences professionnelles, des sorties de week-end ou des vacances. Mais peut-être finalement par un souci de confiance à l'expérience de l'Eglise, à l'Esprit et aux croyants eux-mêmes.

Pour justifier cette affirmation, il faut regarder d'un peu plus près les lignes directrices de la composition du lectionnaire dominical⁵, qui peuvent se ramener à trois.

Reprise et élargissement d'un héritage.

La tradition romaine maintenue au long des siècles (parfois abandonnée à la suite de diverses vicissitudes) offrait pour les grandes fêtes et les temps forts de l'année liturgique (Avent, Noël, Carême, Pâques) un certain choix de lectures exprimant des axes précis de lecture de l'Ecriture en ces occasions : que par exemple on s'intéresse à Jean-Baptiste durant l'Avent, qu'on utilise les grands récits johanniques pour la préparation de Pâques et du baptême, qu'on lise le discours après la Cène au temps pascal, il y avait là des faits traditionnels importants ; sans être for-

5. On trouvera beaucoup plus de détails dans l'introduction officielle du lectionnaire dominical français, qui paraîtra en octobre ou novembre 1969.

cément liés à la nature des choses (Jean-Baptiste n'a pas préparé la naissance de Jésus, le discours de Jean 13-17 n'est pas donné comme discours du ressuscité...), ces choix marquent profondément une attitude à l'égard du mystère du Christ. Loin d'y renoncer, on a voulu les développer, puisque le cycle de trois ans permettait de disposer de plus de lectures. Et l'introduction dans chaque messe d'une troisième lecture permettait de donner une dimension de plus, en s'inspirant d'ailleurs souvent d'autres éléments de la tradition : par l'Office ou par d'autres liturgies, on savait qu'il était opportun et adapté de lire Isaïe en Avent ou les Actes au Temps pascal. Bref, on avait là des données objectives de vie d'Eglise, un héritage à transmettre, des richesses vérifiées par des générations ; n'était-il pas bon de les communiquer à nos contemporains ? Ce n'était pas les contraindre que de leur offrir ce trésor.

Effort de présentation objective de la Parole.

Là où la tradition ne donnait pas d'indications fermes, et tout spécialement au temps « ordinaire », après l'Épiphanie et après la Pentecôte, on a adopté la lecture semi-continue des épîtres et des évangiles. Nous dirons un peu plus loin le sens que cela peut avoir pour notre connaissance de la Parole. Notons seulement pour l'instant qu'on a voulu ainsi suivre la pensée des auteurs bibliques sans lui substituer les visions *a priori* d'un regroupement par thèmes. Certes, l'arbitraire s'introduit toujours dans le fait de choisir tel ou tel passage et d'omettre tel autre, dans la délimitation d'une péricope dont quelques versets de plus avant ou après modifieraient peut-être l'ambiance. Et, au stade suivant, la traduction comporte encore une part d'intervention extérieure. C'est pourtant cette objectivité qu'on a visée au maximum, pour laisser parler l'Esprit de Dieu et non pas nos constructions humaines.

Comme nous le dirons plus loin, on n'a pas pu faire de même pour l'Ancien Testament. Les textes ont été choisis généralement en fonction des évangiles. Mais ici encore il s'est agi de veiller à un maximum d'objectivité en trouvant des textes réellement liés les uns aux autres et en cherchant à ne pas imposer des rapprochements artificiels.

Volonté de ne laisser de côté rien d'important.

A la fin du lectionnaire, on trouvera des tables bibliques. Elles sont là sans doute parce que c'est l'usage et parce que

cela peut être utile. Mais il faut dire qu'en cours de route ces tables, sans cesse mises à jour et examinées, ont été un instrument de vérification continuelle. On voulait en effet que rien d'important ne soit absent de ce contact avec la parole de Dieu (privilegié pour tous, unique pour beaucoup) qu'est la liturgie dominicale.

Pour les évangiles synoptiques, on ne pouvait, même en trois ans, donner la totalité de chacun des évangiles. Mais il fallait d'une part ne pas omettre pour chacun des trois ce qui permettait de saisir le sens de son témoignage, et d'autre part avoir au moins sous l'une de ses formes chacune des paroles, scènes, paraboles, tant soit peu spécifiques des synoptiques.

Pour Jean c'était un peu plus difficile, les structures adoptées ne lui laissant de place qu'à certains dimanches et fêtes des temps forts (outre le chapitre 6 lu en cinq semaines pendant l'année réservée à Marc, nettement plus court que les autres). Certains développements longs et difficiles ne convenaient guère au public dominical ; on a cependant tout l'essentiel, avec quelques lectures assez longues, mais en même temps riches et vivantes, qui ont des chances de frapper l'auditoire plutôt que de le lasser.

Pour les épîtres, il fallait s'efforcer de rejoindre, sans donner de textes trop difficiles, les articulations fondamentales de la réflexion, les doctrines et questions essentielles, les formules vigoureuses qui s'inscrivent dans la mémoire. La tâche était difficile ; l'usage seul dira si le but a été atteint.

Enfin, pour l'Ancien Testament, il aurait fallu d'une part relier à chaque évangile un texte qui lui soit adapté, et d'autre part faire en sorte qu'aucune des grandes figures, aucune des scènes décisives, aucun des oracles vraiment caractéristiques, ne soit laissé de côté. Ce but était difficile à atteindre, on ne l'a sans doute réalisé qu'imparfaitement.

Nous parlions tout à l'heure de confiance faite aux croyants et à l'Esprit. Nous pouvons maintenant justifier cette formule. Le lectionnaire vise à mettre les fidèles en contact avec tout l'essentiel de l'Écriture, à leur faire entendre aussi totalement que possible la parole de Dieu. Le faire, c'était les croire capables d'accueillir cette Parole, croire que le Seigneur voulait leur parler par tous ces mots. C'était penser finalement que ni le choix personnel issu des préférences de chacun ni les sélections faites en fonction d'une situation pastorale n'étaient une nourriture suffisante. On

a voulu parier sur la capacité des chrétiens à devenir adultes dans la foi grâce au contact de toute la parole de Dieu accueillie en Eglise. Et peut-être aussi a-t-on, consciemment ou non, mis ainsi en terre une semence d'unité — unité entre les catholiques qu'une même parole reçue dans la foi devrait amener à marcher sur des routes convergentes — unité avec les autres chrétiens en accroissant la nourriture commune de la Parole⁶.

Au-delà de ce que nous venons de dire, bien des problèmes pastoraux restent en suspens. Nous y reviendrons dans notre dernière partie.

III. ENTENDRE LES TÉMOINS DU CHRIST

La lecture semi-continue.

Nous voudrions maintenant nous arrêter un peu sur la lecture semi-continue des évangiles et des épîtres, spécialement au temps « ordinaire ». Au premier abord, ce procédé peut être caractérisé comme le plus simple. Si l'on a décidé de lire un certain nombre de textes et que l'on n'a pas de raison spéciale d'envisager un agencement particulier, le mieux est de prendre ces textes dans l'ordre de la Bible. Le système n'est d'ailleurs pas étranger à la tradition romaine : du 6^e au 24^e dimanche après la Pentecôte (sauf le 18^e) les épîtres étaient lues très exactement dans l'ordre du Nouveau Testament : trois lectures de l'épître aux Romains (6^e-8^e dimanches), trois de la 1^{re} aux Corinthiens (9^e-11^e), une de la 2^e aux Corinthiens (12^e), trois de l'épître aux Galates (13^e-15^e), cinq de l'épître aux Ephésiens (16^e-17^e et 19^e-21^e), deux de l'épître aux Philippiens (22^e-23^e) et une de l'épître aux Colossiens (24^e). C'était déjà, sur plus d'un tiers de l'année, une lecture semi-continue des épîtres. Rien de tel n'existait au missel romain pour les évangiles, sinon la série du 2^e au 6^e dimanche après l'Épiphanie, où Matthieu se lisait

6. A ce plan œcuménique nous voudrions dire notre joie de l'intérêt pris par des exégètes protestants (collaborateurs de la Traduction œcuménique de la Bible) à l'établissement de la traduction française du lectionnaire, et de leur effort pour assurer à leurs frères catholiques une lecture authentique et fidèle de la Parole de Dieu.

dans l'ordre ; sur une si courte période, on peut se demander si c'était volontaire⁷.

Il s'agit donc d'un procédé simple et qui n'est pas sans précédents. Mais il y a plus à en dire. Car à la réflexion on dispose ici d'un moyen particulièrement adéquat pour une approche cohérente de la Parole de Dieu.

Essentiel de la Parole et continuité du message.

En effet il faut nous demander comment Dieu nous parle par l'Écriture. Pour chacun de nous, et même pour l'Église dans son ensemble, un certain nombre de phrases ou de scènes ont par elles-mêmes un retentissement extraordinaire : « Dieu est amour. » « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » « Bienheureux les pauvres. » « Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle ». « Que ta volonté soit faite et non la mienne. » « Qu'ils soient un comme toi, Père, et moi nous sommes un. » « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » Les paraboles du grain de sénevé, de l'enfant prodigue, du bon Samaritain... Chacun de ces éléments évoqués au hasard parmi bien d'autres auxquels on pourrait penser possède pour tout croyant un immense pouvoir dynamique ; l'attention religieuse, l'ouverture du cœur suffisent pour en faire d'extraordinaires sources de réflexion et d'action. Et sans doute chacun de nous a-t-il au fond de lui un certain nombre de ces images et de ces paroles qui commandent sa vie.

Mais cet accueil des éléments percutants du message pour eux-mêmes n'est pas tout. En effet, il ne s'agit pas d'une série de données indépendantes les unes des autres auxquelles chacun ferait place dans son existence comme il pourrait. Et ce ne sont pas non plus les articulations d'un corps de doctrine formulé synthétiquement. Toutes ces paroles, toutes ces images s'ordonnent pour nous, même si nous n'en sommes pas toujours conscients, autour d'autres images bien plus fondamentales, celles de Bethléem, du Golgotha, du tombeau vide, de la Pentecôte, c'est-à-dire autour de l'histoire du Seigneur né parmi les hommes, mort, res-

7. Les conditions de rédaction de cet article ne m'ont pas permis de consulter les historiens de la liturgie. Je me contente donc de considérer le Missel romain tel qu'il est, sans tenir compte de son passé, qui sans doute donnerait des indications éclairantes.

suscité et animant l'Eglise par son Esprit. L'Eglise le sait bien, qui nous fait revivre au long de l'année par ses fêtes cette série d'événements. Mais cela ne suffit sans doute pas. Référées à celui qui a vécu cette doctrine, les paroles et images que nous évoquons sont insérées chacune à une place donnée de son histoire. Il ne suffit pas de les lire isolément, il faut les retrouver dans la trame même de la vie de Jésus. C'est la continuité de l'évangile qui met en valeur les différents éléments du message du Christ.

Les témoins de l'Évangile et notre foi.

Ici apparaît une question. Sommes-nous bien sûrs de la connaître, cette vie de Jésus dans son déroulement ? Et les problèmes soulevés par la critique moderne surgissent. Il s'agit d'autant moins de les repousser qu'ils nous aident à apprécier plus encore notre lecture semi-continue.

En gros, que nous dit la critique ? Que l'Évangile n'est pas une reproduction littérale des paroles du Seigneur, mais déjà un témoignage de l'Eglise. Que bien souvent les agencements de paroles ou de miracles ne représentent pas la description d'un moment donné de la vie du Seigneur, mais la réponse du Christ à une situation donnée, à un problème de la communauté. Que les évangélistes diffèrent entre eux parce que chacun a voulu présenter le Christ à sa manière personnelle, qui dépendait à la fois du monde avec lequel il était en contact et de la réflexion spirituelle et théologique qu'il avait entreprise. Que d'ailleurs tout cela n'est pas invention, recreation du personnage du Christ. Et si les chercheurs ne sont pas tous d'accord, ils sont de plus en plus nombreux à reconnaître qu'à travers ces témoignages se réfracte l'image de quelqu'un de bien réel, dont la personnalité dépassait absolument la mesure commune. Beaucoup même pensent que certaines paroles de Jésus ont pu être transfigurées quand on les a relues à la lumière de Pâques, mais que bien d'autres nous sont parvenues dans l'authenticité de cette « tradition de Galilée » qui répétait souvent mot à mot les enseignements du maître, marqués par l'ambiance du terroir et le style rythmé de textes faits pour être appris par cœur et récités par les disciples.

On excusera ce survol, forcément simpliste. Ce que nous en retenons, c'est que les évangélistes sont des témoins, et qu'il est capital de les entendre, de les laisser parler libre-

ment avant de songer à aborder une autre étape de la réflexion. Et pour les comprendre et savoir en vérité de quoi ils témoignent, il n'est pas bon de les interrompre sans cesse, de revenir de l'un à l'autre, de passer du début d'un témoignage à sa fin pour revenir ensuite au milieu. Qu'au long d'une année, en tout cas pendant le temps « ordinaire », on prenne le temps d'écouter un évangéliste dire du commencement à la fin ce qu'il a à dire sur le Christ⁸, c'est une honnêteté qui doit porter en elle-même sa récompense, et aboutir à mieux connaître le Seigneur. L'année suivante, on en écouterait un autre, et la troisième année un autre encore. A certains jours c'est d'une année à l'autre trois récits parallèles qu'on écouterait. Il faudrait ne pas le faire d'une oreille distraite, mais saisir les différences, les convergences, les éclairages complémentaires.

On souhaiterait que cela puisse se faire en particulier au jour des Rameaux avec ces textes si essentiels (et malheureusement si longs) que sont les trois récits de la Passion. On peut regretter que les structures traditionnelles de la liturgie n'aient pas permis de trouver un moment de l'année où l'on ait pu monnayer, épisode par épisode, ces récits où l'on trouve à la fois l'essentiel de la vérité du Christ reçue dans l'acte suprême de sa vie, et les caractères les plus marqués de l'apport des divers témoins ; mais au total il est certain que les témoins du Christ seront désormais entendus loyalement.

Et à côté des synoptiques, d'une autre manière (et généralement à d'autres périodes de la liturgie), on entendra aussi la quatrième voix, celle de Jean, méditant déjà les faits, révélant leur profondeur au-delà du visible, exprimant une dimension du mystère qui sans doute ne fut pas perceptible à l'ensemble des témoins de la vie terrestre de Jésus, mais disant bien la vérité du Christ maintenant dévoilée au regard de l'Eglise. Ce quatrième témoignage vient apporter aux trois autres une richesse indispensable.

Tout cela est capital pour la foi. Car il est de sa nature même de se découvrir en accueillant des témoignages. « Dieu, personne ne l'a jamais vu ». Et le Christ lui-même n'a pas laissé son portrait ni le son de sa voix ni un livre où il aurait consigné en toute clarté son message ; et si les

8. C'est exactement ce qu'évoque dans la liturgie la formule d'annonce des péricopes : « *Évangile de Jésus Christ selon* » tel ou tel évangéliste.

sacrements sont en vérité les lieux où on le rencontre, c'est sous le voile des signes. La foi est accueil de témoignages et de signes, examen attentif et confiant mais qui fait toujours appel à l'interprétation et à l'engagement personnels. Il nous semble que la manière dont on lira désormais l'Évangile le dimanche nous aidera à vivre cela de la manière qui convient.

Les autres témoins de la foi originelle.

Nous n'avons pas encore parlé de ce que représente la lecture semi-continue des épîtres, mais on devine que son apport est analogue à celui des évangiles et le complète. Paul, Pierre, Jean et les autres sont eux aussi des témoins qu'il faut savoir écouter. Ils ne racontent plus Jésus, ils disent comment ils sont marqués par lui, tant dans leur pensée que dans leur action.

Ainsi Paul n'est pas l'auteur d'un système doctrinal à l'architecture équilibrée et sans faille. C'est d'abord l'apôtre qui s'adresse avec passion aux Églises qu'il a fait naître, qui rend grâce, supplie, se met en colère, parce qu'il aime ces hommes et ces femmes de l'amour même du Seigneur. C'est un homme contesté et attaqué de toutes parts qui sait que le Christ est sa force. C'est un pasteur attentif aux questions posées par la vie des chrétiens au long des jours et qui cherche dans sa foi la réponse qui les aidera à s'engager en authentiques disciples du Christ. Cette réalité vivante de sa foi et de sa relation à des hommes de chair et de sang est ce qui lui permettra d'aboutir à certaines heures à une réflexion plus large, à une vision en profondeur du destin religieux de l'humanité ; et là encore il s'exprimera non en penseur qui structure des idées, mais en croyant qui rend grâce pour le don de Dieu dont il perçoit la richesse sans mesure. C'est cet homme qu'il faut rencontrer, en saisissant comment se manifestent les différents aspects de sa personnalité à ce moment précis de son dialogue avec les chrétiens que représente une épître. C'est en communiant à sa foi et à sa vie qu'il nous faut devenir les chrétiens que nous devons être aujourd'hui.

De chaque auteur du Nouveau Testament on dirait des choses analogues. Jean nous fait partager au long de son épître une méditation qui revient sans cesse aux mêmes thèmes, pour qu'à notre tour nous sachions vivre dans

l'amour et dans la lumière. Jacques nous rappelle l'exigence de la fidélité et dénonce les équivoques de nos vies. L'auteur de l'épître aux Hébreux, au milieu d'une réflexion difficile nourrie par la Bible, nous dit en formules fulgurantes ce qu'est l'œuvre du Christ dans le monde.

Et la lecture des Actes au temps de Pâques fait revivre pour nous le cadre même où ont vécu tous ces hommes et l'essentiel du message dont ils étaient porteurs. Comme les évangiles, ce livre est l'œuvre d'un témoin, qui y affirme à travers les récits sa foi à l'Eglise et à sa vocation missionnaire auprès de tous les hommes. Cela encore rejoint le sens même de notre propre vie.

Nous voudrions avoir montré ainsi que la lecture semi-continue n'est pas une solution de facilité, mais une manière privilégiée d'enraciner notre foi chrétienne dans celle des témoins qui nous l'ont transmise.

IV. LA LECTURE D'ANCIEN TESTAMENT

Nous n'avons guère parlé encore de l'Ancien Testament. C'est pourtant son introduction dans la liturgie de chaque dimanche qui apparaîtra à tous comme la nouveauté la plus frappante de ce lectionnaire. Nous l'avons dit : le « chrétien du dimanche » n'entendait pratiquement rien lire de l'Ancien Testament. Que lui propose-t-on désormais, et quelles richesses devrait-il en tirer ?

La première impression peut être quelque peu déroutante. En effet les textes proposés sont très divers, et généralement sans ordre, au moins au temps ordinaire. En Avent on est frappé par la présence dominante d'Isaïe, que complètent d'autres textes messianiques ou eschatologiques, et cette présence se poursuit au temps de Noël. En Carême la structure est tout autre, nous en reparlerons. C'est donc le temps ordinaire qui apparaît comme une floraison anarchique où il est difficile de s'orienter.

A dire vrai, c'est normal, puisque le principe adopté était de trouver pour chaque évangile un texte adapté d'Ancien Testament. Ce qu'il faut chercher, ce n'est donc pas un fil conducteur d'un dimanche à l'autre — ou d'une année à l'autre pour le même dimanche. Mais sans doute peut-on d'abord repérer les modes de rapprochement entre l'Ancien Testament et l'évangile, avant de tenter une réflexion un peu plus générale.

Les principes de rapprochement.

Pour être fidèle à la complexité même des liens entre les deux Testaments, il convenait de ne pas s'en tenir à un seul type de correspondance. Et de fait on a sans doute eu recours à tous les types possibles de relations.

Le plus simple est de faire appel à l'Ancien Testament quand l'évangile *évoque un fait ou une parole* de celui-ci : quand l'évangile parle du repas pascal, de la manne, du sabbat, on met en parallèle les textes évoquant l'origine de ces réalités, en fournissant ainsi à l'évangile le commentaire immédiat dont il a besoin. Si l'évangile fait une citation, on peut retrouver celle-ci avec un contexte plus large dans la première lecture : c'est le cas pour le début du livre de la Consolation⁹ face au récit des débuts de Jean-Baptiste, pour le grand appel deutéronomique « Ecoute Israël » face au dialogue de Jésus avec le scribe sur le grand commandement, pour le récit de la création de la femme face à l'affirmation de Jésus sur l'origine divine de la monogamie. Ici les choses vont de soi. La seule difficulté est que la structure liturgique impose de lire d'abord l'Ancien Testament, dont on ne comprendra vraiment la signification qu'après avoir entendu l'Évangile.

Parfois aussi le rapprochement est dû à une *situation analogue* : ainsi Elisée, avant Jésus, a multiplié des pains et guéri un étranger lépreux. De tels rapprochements s'expliquent aisément. Il n'est pas sûr qu'ils apportent toujours un grand enrichissement.

Certains *rapprochements par opposition* peuvent être plus frappants. Ils sont peu nombreux, mais c'est peut-être regrettable. Avant une guérison de lépreux, on lit un extrait du Lévitique évoquant le bannissement des lépreux et leur situation dramatique. Avant une série de guérisons de malades, on lit un texte de Job sur la détresse humaine et l'anéantissement par la souffrance. On avait également prévu (mais ce choix n'a pas été retenu) de lire, avant la parole de Jésus sur l'obligation de pardonner soixante-dix-sept fois, le texte du poème de Lamék sur la vengeance multipliée soixante-dix-sept fois. Dans tous ces cas, c'est la détresse, le péché, le désordre du monde avant le Christ

9. On a donné le nom de « Livre de la Consolation d'Israël » aux chapitres 40 à 55 d'Isaïe, qui sont très vraisemblablement l'œuvre d'un anonyme de la fin de l'exil, disciple d'Isaïe.

qui sont évoqués, avec le changement radical, le retournement qu'apporte sa présence.

Une autre forme de lien souvent présente, sous des modes d'ailleurs assez divers, est celle de la *continuité d'un thème* : Dieu s'est déjà fait connaître dans l'Ancien Testament, il a agi d'une façon qui préparait sa venue dans le Christ, la vocation des disciples a été préparée par celles des prophètes, l'appel de Jésus à la conversion par celui qu'évoque le livre de Jonas. Dieu a pardonné à Israël après le reniement que représente le veau d'or, comme le père de la parabole pardonne à son fils prodigue. Si aujourd'hui Dieu écoute ceux qui le prient avec insistance, il l'a déjà fait quand Abraham intercédait pour les gens de Sodome. C'est parfois une même image qui est reprise, avec toute sa richesse : en s'en servant lui-même, Jésus rejoint une longue tradition qu'un texte d'Ancien Testament peut évoquer. C'est le cas du thème des noces de Dieu avec son peuple à propos du logion sur l'époux, du thème de la vigne du Seigneur à propos des vigneronniers homicides, du thème du banquet à propos de l'Eucharistie. Lorsqu'un thème revenait plusieurs fois dans l'Évangile, on a pu utiliser plusieurs textes complémentaires de l'Ancien Testament. En revanche, tel ou tel thème peut être purement verbal, et c'est sans doute faute de mieux qu'avec la parabole du grain de sénevé on a utilisé la parabole de l'arbre dans Ezéchiel : il n'y a apparemment rien d'autre de commun à ces textes qu'une image d'oiseaux nichant dans des branches. A moins que nous n'ayons pas saisi la profondeur du lien...

Nous avons gardé pour la fin un mode de rapprochement tout à fait fondamental, qui est celui de l'*accomplissement des prophéties*, ou si l'on préfère la revendication par Jésus et par l'Église de l'aboutissement dans le Christ des espérances de l'homme biblique. Quand l'ange annonce à Marie que son fils occupera le trône de David son père, c'est le couronnement de l'attente messianique inaugurée par la prophétie de Nathan. Quand Jésus déclare la guerre à Satan en chassant les démons, c'est la phase décisive de la lutte annoncée aux origines, après l'intrusion du « serpent » dans la vie de l'homme et la chute de celui-ci. Quand Jésus s'appelle lui-même « Fils de l'Homme », c'est la vision de Daniel qui s'accomplit. S'il se déclare doux et humble, pauvre parmi les pauvres, c'est l'évocation du Messie-Pauvre du livre de Zacharie. Et quand il annonce puis réalise sa souffrance rédemptrice, il donne sens et réalité à la figure

mystérieuse du Serviteur souffrant. Ici plus que jamais, la lecture de l'Évangile appelle, exige même, celle de l'Ancien Testament.

**Pour un approfondissement du lien
entre les deux Testaments.**

Ainsi, à force d'entendre en parallèle les textes de l'évangile et ceux de l'Ancien Testament, notre « chrétien du dimanche » devrait peu à peu se faire une idée juste de l'économie du salut. Le Christ est au centre et au sommet de tout, il est le seul qui compte. Mais cela ne veut pas dire qu'il réduise à néant ce qui l'a précédé. Il « attire tout à lui », en donnant sens à tous les éléments de l'économie ancienne et en les accomplissant. Utilisant le langage même, humain et religieux, qu'ont forgé les hommes d'Israël, il répond à leurs questions et comble leur attente, qui est comme le cœur et le résumé de toute l'attente des hommes. Il résout leurs inquiétudes et met fin aux contradictions dans lesquelles l'homme se débattait. Il est le Sauveur total en qui viennent aboutir toutes les images sous lesquelles Israël a pu imaginer celui qui viendrait un jour le libérer, le rassembler, le guider — ces images formées par la mystérieuse convergence du rêve de l'homme et de la révélation divine. Telles sont les convictions qui devraient s'implanter dans les consciences grâce à la familiarité de la rencontre des deux Testaments, bien plus efficace sans doute que tous les exposés bibliques.

Et pourtant, à cette expérience vécue dans la liturgie, une dimension importante risque de manquer si l'on n'y prend pas garde. En effet, la dispersion dans laquelle sont présentés les textes risque d'estomper la dimension proprement historique de l'économie du salut. Les découvertes et les espoirs des hommes d'Israël aussi bien que leurs déceptions et leurs angoisses, ils les ont vécus, certes, dans la prise de conscience quotidienne de ce qu'est l'homme. Mais ces expériences sont inséparables de l'histoire collective d'un peuple : d'Abraham et de l'exode jusqu'à l'occupation romaine, en passant par les gloires et les échecs de la royauté, par l'exil, le retour, et l'affrontement avec l'hellénisme, Israël a fait à travers les événements une expérience originale de l'homme et de Dieu. C'est cette expérience-là que le Christ a assumée, une expérience qui passe

par l'action, le témoignage, la souffrance, la foi d'hommes de chair et de sang qui s'appellent Abraham, Moïse, David, Salomon, Elie, Osée, Isaïe, Jérémie, Esdras, Judas Maccabée et tant d'autres, tous étroitement liés au destin et aux aspirations de leurs contemporains. Et ce sera un des devoirs des pasteurs que d'aider les fidèles à situer les textes dans l'histoire, inséparablement « profane » et « religieuse », du peuple d'Israël.

Le lectionnaire peut ici apporter lui-même une aide. Nous voulons parler, bien sûr, du lectionnaire ferial où le temps « ordinaire » apportera sur un cycle de deux années un contact sérieux avec les livres et les hommes de l'Ancienne Alliance. Mais dans le dominical lui-même existe un lieu privilégié auquel il faut être attentif : c'est le Carême.

A dire vrai, ce lectionnaire dominical du Carême a sans doute pour défaut une richesse excessive. Les trois séries d'évangiles apportent un enseignement complexe d'initiation baptismale, de découverte du mystère pascal et d'appel à la conversion. Les épîtres complètent et éclairent ces données. Mais les lectures d'Ancien Testament visent à donner, dans le court espace de leurs trois séries parallèles de cinq lectures, un raccourci de l'histoire du salut. Cette fois, il s'agit bien d'étapes successives de la destinée du peuple de Dieu : origines, temps des patriarches, exode, sont évoqués aux trois premiers dimanches, tandis que le quatrième, suivant les années, oriente le regard vers l'entrée en Terre Promise, l'institution de la royauté et l'épreuve de l'exil ; le tout s'achève au 5^e dimanche par les oracles prophétiques ouvrant l'horizon d'Israël sur la vie et sur l'alliance nouvelles qu'apportera la venue du Christ. Et comme pour donner la clef de tout cela, au 1^{er} dimanche de l'année C, le *Credo* d'Israël, la profession de foi prononcée à chaque année nouvelle à l'occasion de l'offrande des prémices : une profession de foi au Dieu de l'histoire, qui se révèle en menant son peuple d'étape en étape vers le but, vers le bonheur qu'il lui a préparé.

Ces textes seront-ils pour le chrétien, pour le pasteur, noyés dans les richesses du Carême ? Apparaîtront-ils comme des lectures parmi d'autres dans ce choix trop abondant d'Ancien Testament au long des trois années du cycle ? Nous souhaiterions qu'au contraire ils soient suffisamment mis en valeur pour que grâce à eux tout le reste s'éclaire et prenne son vrai relief.

V. LA PAROLE EST AUX PASTEURS

Des rédacteurs aux usagers.

En terminant cet article, nous avons assez fortement conscience d'approcher de cette « minute de vérité » où une chose préparée, mûrie, peu à peu élaborée, passe du producteur au consommateur. Telle une équipe d'architectes qui livre une maison à ses habitants et ne sait pas trop s'ils y seront bien. Les matériaux sont bons, la pierre est belle, le paysage qu'on voit des fenêtres est splendide... et ceux qui viennent s'installer sont pleins de santé et d'optimisme. Mais eux, les bâtisseurs, ont-ils fait ce qui dépendait d'eux pour qu'entre tous ces éléments favorables naisse une harmonie, pour que cette maison soit la maison du bonheur et de la joie de vivre ?

Ainsi en est-il du lectionnaire. Le matériau, qui est la parole de Dieu, ne saurait être mis en cause ; les destinataires, qui sont le peuple de ce même Dieu, le corps du Christ habité par l'Esprit, ne sont pas non plus suspects. Restent les hommes qui ont œuvré à choisir et agencer ces textes, ceux qui ont pris le relais pour les traduire, ceux qui y ont ajouté titres ou monitions, tous ceux qui ont bâti ces livres qui demain seront sur nos ambons. Dans quelques semaines tout cela apparaîtra comme acte d'Eglise proposé à la réflexion de foi ; aujourd'hui, pour ceux qui y ont collaboré, c'est encore une œuvre d'hommes fragiles qui peuvent s'inquiéter de la responsabilité qu'ils ont prise. Ils peuvent cependant se rassurer en pensant que ce travail n'est pas seulement le leur : d'abord parce qu'à toutes les étapes, consultations, dialogues et révisions ont fait intervenir bien des collaborations venues d'horizons très divers ; et ensuite parce que le Seigneur ne saurait abandonner son Eglise et qu'il ne peut manquer d'avoir été présent à ce travail d'hommes fait pour son Royaume. Tout cela pourtant ne supprime pas la question de conscience posée aux ouvriers de l'édifice.

En tout cas, ce lectionnaire tel qu'il est va être demain remis à l'Eglise. Plus précisément, il va être proclamé et commenté aux chrétiens par leurs pasteurs et ceux qui partagent de quelque manière leur responsabilité : lecteurs,

équipes liturgiques... C'est eux qui donneront vie dans l'Eglise à ce qui n'est encore que papier imprimé. Ils le feront chacun suivant son charisme, et aussi suivant ce qui se dégagera peu à peu de la confrontation des expériences, des échecs et des réussites. C'est seulement dans un certain nombre d'années qu'on saura ce qu'est en vérité ce lectionnaire, ce qu'il apporte aux chrétiens... et ce qu'il faudra faire quand on en fera un autre. Car au lendemain de Vatican II et à l'âge de la conquête de l'espace, on ne croit plus guère aux instruments capables de durer pendant des siècles.

Quelques suggestions.

Et pourtant à ces pasteurs de l'Eglise nous voudrions proposer quelques suggestions, qui orientent l'usage du lectionnaire dans le sens de ce qu'ont voulu ses auteurs. L'expérience dira si ces suggestions étaient réalistes et valables ; nous les présenterons cependant.

Notre première suggestion est de savoir lire et faire lire l'Écriture comme *expression d'hommes vivants*. Un peuple jadis a vécu l'aventure de la fidélité au Dieu unique, auquel il est resté attaché malgré bien des faiblesses parce que son Dieu l'aimait ; les patriarches, les rois, les prophètes, les sages ont vécu cette aventure chacun à sa manière. Et l'Eglise elle aussi, depuis ses origines, est une histoire d'hommes vivants, liés à ce Vivant par excellence qu'est le Christ Jésus. Il faudrait ne jamais lire une page de la Bible sans ressentir la vie concrète qu'elle exprime.

Disons ensuite que chaque parole, chaque récit devrait être replacé dans son *contexte*. La liturgie nous fait lire des pages isolées. En fait, chacune est liée à ce qui précède et à ce qui suit. Elle est aussi marquée par l'ambiance et la circonstance où cela est arrivé, où cela a été dit. Ce contexte peut être plus ou moins facile à saisir. Il est toujours important de le rechercher. C'est encore un élément de cette vie dans laquelle Dieu parle, lui qui jamais ne nous communique des vérités abstraites et désincarnées.

Enfin, il importe de garder toujours le souci de l'*objectivité*. Parce que chacun est préoccupé de ses problèmes et de ceux de son entourage, il risque sans cesse de ne lire qu'à travers eux la parole de Dieu. Il s'agit au contraire de rechercher loyalement ce que l'Esprit a voulu dire à travers telle situation ou telle parole avant de savoir si cela répond à mes questions ou correspond à ce que j'attendais.

Ces orientations peuvent paraître évidentes à certains et décevantes à d'autres. Nous croyons simplement que seuls ceux qui ont accueilli la Parole de Dieu telle qu'elle est et dans toute sa richesse sont capables de porter sur leur univers concret le regard qui leur permet de trouver à leur tour une réponse de croyants, la réponse même du Christ, aux questions que leur pose leur existence et celle du monde où ils vivent.

Comment peut-on découvrir cela et l'apprendre aux autres ? C'est tout le problème de l'initiation et de la culture bibliques, qui apparaîtra sans doute pendant les années qui viennent plus urgent que jamais. Il ne nous appartient pas de traiter ici ce problème, mais l'Eglise, en France et ailleurs, devra s'en préoccuper. Il ne s'agit pas seulement de répondre aux appels d'une élite, qui trouvera toujours les moyens de satisfaire ses aspirations, puisqu'elle a le désir de se former, et souvent les moyens intellectuels et le temps nécessaires. Il s'agit d'apporter à tous les chrétiens, sans les détourner de leurs préoccupations et de leurs engagements de toute sorte — et quel que soit leur niveau et leur type de culture — cet accès à la parole de Dieu sans lequel ils ne seront sans doute jamais vraiment adultes dans la foi. La liturgie et le lectionnaire lui-même devraient être un élément essentiel de cette formation ; ils n'y suffiront certainement pas. Ici encore, il appartiendra aux pasteurs d'inventer, et de mobiliser à leur service les « techniciens », qui ne refuseront pas leur aide¹⁰.

Claude WIÉNER.

10. La première chose à faire est un repérage des livres susceptibles d'aider à un pareil travail. On trouvera quelques indications, à propos de publications récentes, dans le *Bulletin biblique* de ce même numéro (pp. 210-220).